

L'Europe comme référence pour la grande Europe

Par Joanna Nowicki

Université de Marne-la-Vallée

Centre d'Etudes Européennes

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique Politique

10 septembre 2006

L'Europe dans son acceptation courante signifie aujourd'hui pour une majorité des locuteurs occidentaux « L'Europe communautaire ». Lapsus repéré immédiatement par ceux qui n'en font pas partie et pourtant se sentent tout naturellement Européens. Afin de combler une sorte de lacune dans le langage courant des habitants de l'ouest du continent européen, on a inventé le terme de « Grande Europe », qui suggère une entité plus vaste que celle de l'Union Européenne. C'est une manière de reconnaître l'euroanéité de ceux qui ne participent pas de plein droit à la construction européenne mais qui font référence aux mêmes repères. Ce terme a permis de dépasser habilement le vocabulaire hérité de la guerre froide, divisant l'Europe en deux parties distinctes : « l'Europe Occidentale » d'un côté et « Pays de l'Est » de l'autre, chacune fortement marquée par un jugement de valeur, comme l'analyse Norman Davies : l'Ouest en tant qu'expression de la gloire, l'Est - celle du mépris.⁽¹⁾ L'historien britannique fustige les simplifications d'analyse des situations particulières des pays européens dans une certaine école de pensée influencée par la soviétologie occidentale à l'époque de la guerre froide, non dépourvue, selon l'auteur, d'un regard idéologique. L'ignorance, tant de l'histoire très complexe de ce que certains appellent « l'Autre Europe », que de ses réalités sociologiques à époque où les échanges normaux étaient interrompus, a permis à certains politologues des généralisations abusives, telle que la prétendue existence d'un « nationalisme de type oriental » propre à la fois aux peuples slaves, asiatiques et aux habitants de l'Amérique Latine, proposée comme grille d'analyse par John Plamenatz d'Oxford. L'effort de Norman Davies de rapprocher intellectuellement tous les « fragments d'Europe », pour reprendre l'expression de Foucher, ne passe pas inaperçu dans les pays d'Europe Centrale qu'il connaît si bien et dont il s'efforce de faire découvrir la richesse culturelle en Occident. Son « Histoire de l'Europe »⁽²⁾ a été immédiatement traduite en polonais et est devenue un best-seller malgré son caractère érudit. Cet exemple illustre assez bien la force de la référence européenne dans les pays de l'ancien « bloc de l'Est », malgré l'existence simultanée d'un courant de scepticisme qui est perceptible au fur et à mesure que les efforts d'intégration dans les structures européennes donnent des résultats concrets. Il est certainement plus facile de rêver de faire partie d'un club vu comme celui d'excellence et inaccessible que d'être confronté à son vrai visage, à ses exigences, à ses limites.

L'Europe peut-elle être aujourd'hui une référence pour la Grande Europe malgré la désillusion des retrouvailles, malgré les doutes qui envahissent ceux-là mêmes qui ont œuvré

¹ Davies Norman, «Cztery strony swiata i serce» (Quatre coins du monde et le cœur), *Gazeta Wyborcza* du 2-3 septembre 1995, p. 12-13.

² Davies Norman, *Europe, a history*, Oxford, Oxford University Press, 1997, p. 1365.

pour la construction européenne, malgré la vitesse vertigineuse des changements qui empêchent d'y voir clair même pour les esprits posés ?

Que l'Europe, l'euroanéité revendiquée avec acharnement par les élites est européenne à l'époque de « l'Occident kidnappé »⁽¹⁾ soit non pas une référence mais la référence, ne fait aucun doute. C'est bien au nom de l'appartenance à la même aire culturelle, européenne précisément, que ceux qu'on appelait dissidents réclamaient et le rapprochement avec l'Occident comme partenaire naturel et l'abandon du système soviétique. Système vu non seulement comme néfaste objectivement pour le développement des pays démocratiques et prospères mais vu aussi comme une greffe culturelle insupportable, bref, une occupation étrangère. C'est tout le sens de l'argumentation de Kundera dans son plaidoyer pour la reconnaissance de l'Europe Centrale. Il y a réussi à convaincre certains intellectuels occidentaux de l'existence à l'intérieur des blocs politiques opposés d'une identité culturelle commune aux pays séparés, réalité volontairement négligée, voire oubliée pendant la guerre froide. Le deuxième thème fort de son texte, engagé et sans doute un peu excessif dans le ton, était en effet le constat de la faiblesse dans le projet européen de la dimension culturelle, dominé qu'il est par les considérations économiques et politiques. Nous sommes là au cœur de la problématique de l'Europe comme référence à l'heure actuelle. Il n'est pas innocent que ce soit précisément un centre européen qui soit révolté contre l'absence relative de réflexion sur l'identité commune des Européens. Celle-ci a été très présente dans l'esprit des pères fondateurs de la construction. La fameuse phrase de Monnet en rend concrètement compte : « *Si je devais commencer, je commencerais par la culture* ». Dans les faits, il en a été tout autrement. On a commencé par le charbon et l'acier pour ne plus se faire la guerre. Il est sans doute plus facile, en effet, de faire du commerce ensemble que de s'expliquer mutuellement sur les rancunes et les haines accumulées pendant des siècles - l'origine des guerres fratricides qui ont déchiré le continent européen. Certains pensent que si l'on avait commencé par la culture, on n'en serait pas là dans la construction européenne, mais bien en arrière. Il n'en reste pas moins que l'Europe, telle qu'elle fonctionne aujourd'hui choque les euroanéistes à l'est du continent par son allure principalement économique et politique, de plus en plus formaliste et bureaucratique, sans référence réelle au projet spirituel qui était le sien à l'origine. Car, à côté de ce que Marcin Krol appelle « *la norme européenne de bienséance* »⁽²⁾ qui renvoie à un certain nombre de règles acceptées et observées dans la vie sociale, il existe dans l'Autre Europe une forte tradition de penser l'Europe avant tout en termes de valeurs à défendre, au nom d'une certaine conception de l'euroanéité.

C'est précisément le fond de la fameuse « Europe familière »⁽³⁾ de Milosz, traduite en français par « Une Autre Europe » (différence révélatrice de la perception que pouvaient avoir de la partie orientale du continent européen les Occidentaux à l'époque de la guerre froide). Ce qui frappe dans les écrits des intellectuels de l'Est européen, c'est l'idée de l'Europe comme référence spirituelle et culturelle, bien plus importante que la perception de celle-ci comme une entité géographique ou géopolitique. Ils y voient une aire culturelle qui s'est exprimée entre autres à travers l'art baroque, la grande poésie romantique, le grotesque, le théâtre de l'absurde, le catastrophisme, l'art de la Sécession en participant de manière

¹ Allusion à l'article désormais célèbre de Milan Kundera paru en 1983 dans la revue *Débat* et intitulé justement « Un Occident kidnappé ou la tragédie de l'Europe Centrale ».

² Krol Marcin, « Europejska norma przyzwoitości » (Norme européenne de bienséance), in. *Dylematy Europejskiej tożsamości (Dilemmes de l'identité européenne)*, Varsovie, 1992.

³ Milosz Czesław, *Rodzinną Europą*, Cracovie, Wydawnictwo Literackie, 1994 (une édition polonaise récente revue et corrigée par l'auteur); version française: *Une Autre Europe*, Paris, Gallimard, 1980.

originale à la culture européenne. La création artistique y est perçue comme mode d'existence le plus proche de ses aspirations, et c'est sans doute la raison pour laquelle la référence à l'Europe, dans la bouche d'un centre européen, convoque toujours des images et des noms d'artistes, écrivains, créateurs et penseurs bien plus que ceux d'hommes d'Etat.

Qu'est-ce l'Europe vue depuis Varsovie, Prague ou Budapest ? C'est d'abord une histoire commune, histoire plus mouvementée du côté oriental du continent, soumis à la domination des empires et trop souvent objet de l'Histoire plutôt que sujet de son propre destin. Cette histoire commune, chrétienne (dans toutes ses variantes) fait dire aux « Autres Européens » qu'ils ne sont pas en train, aujourd'hui, de revenir à l'Europe, comme cela a été dit dans l'enthousiasme des retrouvailles, car on ne peut pas revenir là où on a toujours été, même si certains ont voulu nier cette présence par moments. L'Europe est donc un chez soi naturel dont certains peuples étaient privés dans les périodes de domination étrangère, vécue comme une présence envahissante d'une autre civilisation (asiatique, ottomane). « *C'est à la frontière orientale de l'Occident que, mieux qu'ailleurs, on perçoit la Russie comme un Anti-Occident, (...) comme une autre civilisation* » écrira Kundera. ⁽¹⁾ Un point de vue qui n'est pas partagé spontanément par de nombreux intellectuels occidentaux, et particulièrement français, qui préfèrent voir en la Russie un partenaire européen important, nourri par une grande culture certainement pas perçue comme contraire à la leur. Cette différence de perception résulte sans doute des traumatismes subis par les habitants de l'Europe soviétisée, mais tout ne peut s'expliquer ainsi. Nous avons d'un côté l'expérience directe, de l'autre l'image plutôt abstraite d'une civilisation. Peut-on transmettre son expérience à un autre peuple ? Malgré tous les témoignages connus désormais et reconnus comme crédibles, on peut se poser la question de leur traductibilité. On en prend conscience lorsqu'on analyse les rapports complexes qu'entretiennent les peuples de l'Autre Europe avec les Occidentaux, les rapports pas tout à fait équilibrés sur le plan psychologique. En effet, un Occidental n'a pas à justifier de son européanité : Elle peut être décrite et parfois elle sert de modèle dans d'autres parties du monde. Un centre ou un est européen ne jouit pas de ce privilège. L'évolution de son pays n'a pas été aussi harmonieuse qu'en Occident, ce qui a été désigné par l'historien hongrois Jeno Szucs comme « *une évolution occidentale inachevée* » ⁽²⁾ par conséquent, son européanité ne va pas de soi et, dans ses rapports avec les autres il se croit souvent obligé d'avancer les arguments justifiant de son appartenance à l'Europe. Ces rapports compliqués ont été également analysés par l'historien polonais Jerzy Kloczowski dans son « Europe cadette » ⁽³⁾ sous un angle nouveau. L'auteur met en valeur à la fois les analogies évidentes liant l'Europe du Centre-Est à occident, tout en montrant les différences d'évolution trop profondes pour qu'on puisse les enfermer dans le même cadre d'analyse. Le titre choisi par l'auteur polonais nous paraît particulièrement intéressant dans notre réflexion sur l'Europe comme référence, car il permet de sortir du cadre traditionnel opposant l'Orient à l'Occident de manière statique et de privilégier une analyse plus dynamique, insistant sur le facteur du rythme de l'évolution.

L'Europe cadette, c'est-à-dire plus jeune, moins mûre, peut-être moins ou imparfaitement évoluée, cet adjectif peut servir d'explication pour de nombreux phénomènes de psychologie collective centre est européenne ; notamment l'attente de secours, d'aide,

¹ Kundera Milan, op. cit. p. 9.

² Szucs Jeno, *Les trois Europes*, L'Harmattan, Paris, 1985.

³ Kloczowski Jerzy, *Młodsza Europa, Europa Środkowo-Wschodnia w kregu cywilizacji chrześcijańskiej średniowiecza (L'Europe cadette, l'Europe du centre-est au sein de la civilisation chrétienne au Moyen Age)*, PIW, Varsovie, 1998, p. 534.

d'assistance lorsqu'elle se trouvait en danger à l'égard de sa sœur aînée, plus solidement installée, plus sûre d'elle, plus forte également sur le plan international. Lorsque cette attente reste non satisfaite nous assistons aux rancunes, parfois aux accusations adressées aux « alliés défailants », comme c'était le cas après Munich, après Yalta, pendant l'insurrection de Varsovie, et l'on pourrait multiplier les exemples plus récents. C'est parce que l'attente est d'ordre moral que le choc avec la réalité des choses est vécu comme une trahison. C'est parce qu'on ne situe pas l'Europe occidentale exactement au même niveau que soi, mais souvent au - dessus de soi, que toute défaillance de la sœur aînée est vécue comme inacceptable. C'est parce qu'on place l'idéal européen très haut que toute faiblesse est perçue comme déshonorante.

Cadette peut signifier aussi celle qui apprend les choses de la vie de sa sœur aînée. Et parfois la copie. Le jour où elle s'en rend compte, elle veut s'émanciper et devenir autonome mais la peur d'être une sorte de pâle copie du modèle reste. C'est exactement le sens de ce que Hana Voisine Jechova appelle « *le complexe de dépendance* » des Tchèques. ⁽¹⁾ Elle évoque plusieurs aspects de cet état d'esprit propre à ses compatriotes : sentiment d'être méconnus de l'Occident, d'être ignorés ou oubliés, sentiment qui s'accompagne souvent d'une sorte de pression d'autojustification. L'auteur a raison de dire que les batailles gagnées n'ont pas à être justifiées, alors qu'après un échec, on ressent souvent le besoin de s'expliquer devant les autres. Cette habitude prise de toujours rechercher l'acceptation de « la sœur aînée », si nous restons sur cette image, tout en étant en même temps rempli de rancune vis-à-vis d'elle, explique sans doute assez bien un aspect de la psychologie collective centre européenne, (l'auteur de l'article suggère que le phénomène en question dépasse largement les frontières des pays tchèques), que l'on peut appeler justement le complexe de ne pas être entièrement soi. C'est ce qui frappe également Braudel lorsqu'il parle de la difficile position géographique de l'Europe Médiane dont les voisins sont trop puissants pour ne pas l'étouffer :

« (...) *le Centre Est penche toujours vers l'un ou l'autre de ses voisins, trahit l'un, adopte l'autre, mais change aussi sans trop le vouloir. À ce va-et-vient, qui malmène ou renverse ses « structures », cette Europe médiane souffre la plupart du temps, n'arrive pas à être elle-même, à s'accomplir. Est-ce en raison seulement de sa position territoriale, d'une mitoyenneté à laquelle elle ne saurait échapper ?* » ⁽²⁾

Cette question reste ouverte, car le débat dure depuis des siècles qui consiste à expliquer les malheurs subis par la faute des autres et par l'indifférence de celle qui était censée la défendre (la sœur aînée...), ou bien au contraire par ses propres défaillances, ses faiblesses morales, l'absence d'ambition (comme le fait Patocka dans sa théorie de la petite et grande histoire tchèque). En tout état de cause, le complexe de dépendance vis-à-vis des pays occidentaux ne consiste pas seulement à chercher le responsable des malheurs collectifs mais avant tout à se voir toujours à travers les autres, jamais par rapport à son propre projet :

« *Un des traits caractéristique des Tchèques semble être l'existence menée constamment en comparaison avec les autres ou par rapport aux autres. Ce n'est qu'en surmontant ce complexe qu'on peut devenir ce qu'on doit être* » ⁽³⁾

¹ Voisine-Jechova H., (1991). Le complexe de la dépendance dans la littérature tchèque. In Beauprêtre, G. *L'Europe Centrale, réalité, mythe, enjeu, XVIIIe-XXe siècles*, (pp. 253-260). Varsovie. Edition de l'Université de Varsovie.

² Braudel Fernand, (préface), *Les trois Europes*, L'Harmattan, Paris, 1985.

³ Voisine-Jechova Hana, op. cit. p. 256.

La même obsession anime Gombrowicz. L'écrivain polonais ne cesse de mettre en garde ses compatriotes contre la tentation de reproduire les solutions occidentales en devenant une « culture de seconde main » au lieu de développer leur propre personnalité.

« Je voulais arriver à ce qu'un Polonais puisse dire avec orgueil : « J'appartiens à une nation mineure ». Oui, avec orgueil. Car vous remarquerez facilement qu'un tel propos peut aussi bien valoriser qu'abaisser. Je me regarde en tant que membre d'une collectivité tout en élevant en même temps ma personne au-dessus de cette collectivité : je ne me suis pas laissé prendre ; je suis capable d'estimer ma place dans le monde ; je sais me rendre compte de ma situation ; je suis donc pleinement homme. Alors seulement, soit dit en passant, vous pourriez aimer la Pologne sans réserve, car elle ne pourrait plus vous dévaloriser » (1)

Mais à la différence de ceux qui fustigent les Européens du centre de manquer de maturité, Gombrowicz fait de l'immaturation une force cachée, capable de pousser ses compatriotes vers des solutions inattendues, novatrices car précisément pas encore vues.

« Entre une lune pâlotte, brillant d'une lumière d'emprunt, être secondaire, conventionnel, fade, d'un provincialisme médiocre et boursoufflé, ou bien prendre le large et, dans une confrontation sincère avec le monde, acquérir le droit à une existence pleine » ? (2)

Du côté hongrois, le ton est plus dramatique. Dans un article intitulé : « *La déformation du caractère hongrois et les impasses de l'histoire de la Hongrie* », Istvan Bibó met en cause non pas l'absence d'autonomie de pensée mais ce qu'il appelle « *l'incapacité de la nation à percevoir la réalité de sa propre situation et de ses propres tâches dans des moments historiques critiques (...)* » (3) L'absence de sens critique, vision mensongère de l'histoire nationale, basée davantage sur des mythes que sur la réalité des choses, combats stériles - tout cela conduit selon Bibó à une « *catastrophe invisible de l'esprit hongrois* ». Ce qui est fort intéressant dans l'analyse de Bibó, (qui date de 1948, ce qui n'est pas sans importance quant au vocabulaire utilisé), c'est le lien qu'il établit entre la psychologie d'une communauté et la psychologie individuelle. Tout en se gardant de pousser l'analogie trop loin, lorsqu'il parle de « caractère » ou de « complexion » d'une communauté, il la voit surtout non pas en tant que « *je ne sais quel signe distinctif, inscrit sur le front de ses membres* » mais comme « *la participation à des entreprises communes* » (...). Talent, originalité, génie ne se manifestent que dans les œuvres réalisées; se lamenter sur les possibilités avortées tient de la conjecture. Rien n'est plus stérile que cette attitude de « *Belle au bois dormant* », cette apologie de l'impuissance.

Ce qui frappe, lorsqu'on se penche sur les rapports complexes qu'entretient l'Europe Médiane avec sa sœur aînée, c'est l'accent mis par plusieurs penseurs sur la difficulté qu'elle a à se situer parmi d'autres peuples. Victimation, culte de l'impuissance, ou au contraire une certaine mégalomanie, vision exagérée de sa mission ou de son rôle - ces attitudes traduisent un malaise identitaire dû certainement à une position géopolitique inconfortable, à une histoire mouvementée et, si l'on suit Patocka ou Bibó, peut être aussi à un état d'esprit qui en résulte.

Ce contexte particulier fait qu'il faut parler à propos de l'Europe Médiane non pas d'une appartenance stable mais plutôt d'une situation de tensions permanentes, plus au moins

¹ Gombrowicz Witold, *Journal II*, Gallimard, Paris, 1995

² ibidem

³ Bibó Istvan, *Misères des petits Etats de l'Europe de l'Est*, Albin Michel, Paris, 1993.

résolues. Sur le plan de la civilisation : tension entre l'Occident et l'Orient, sur un plan religieux : tension entre Byzance et Rome, sur un plan linguistique : tension entre germanité, slavité, et latinité et enfin sur un plan philosophique : tension entre les Lumières et le romantisme. Il en résulte une autre tension, souvent créatrice, entre le familier et l'étranger dans l'effort de description de son identité.

La richesse de l'Europe Médiane vient de la multiplicité d'influences, de leurs dynamiques, de la nécessité de trouver un compromis, un « entre les deux » ou de trancher parmi les éléments parfois contradictoires. Sa richesse est en même temps à l'origine de sa faiblesse relative par rapport à l'Occident. Des situations qui changent trop souvent, parfois de manière brutale, provoquent une plus grande instabilité institutionnelle. L'absence de continuité dans les dessins entrepris évite le conservatisme excessif, mais en même temps désorganise, retarde, voire anéantit parfois l'évolution voulue. La cohabitation forcée ou acceptée de plusieurs civilisations et modèles sociaux sur un même territoire peut être à l'origine d'un certain esprit de tolérance citoyenne à l'occidentale. Toutefois, dans les périodes d'exaspération du sentiment national menacé, les mêmes mécanismes peuvent entraîner les pires excès de violence. Dominique Wolton invite à voir dans l'ex-Europe de l'Est un laboratoire des problèmes non pas passés de l'Europe mais plutôt des problèmes à venir ⁽¹⁾. C'est pourquoi il défend, depuis la chute du mur de Berlin, l'idée d'une reconnaissance sincère des expériences venues de l'est du continent. Ce point de vue ne peut qu'être apprécié par tous ceux qui ont tenté de rapprocher aux Occidentaux leur sœur cadette, un peu oubliée pendant la période de la guerre froide. Et ceci, pas seulement au nom d'une forme de justice de l'Histoire, qui n'existe pas. Mais aussi parce que ce rapprochement ouvre des perspectives nouvelles pour le continent entier, notamment en contribuant à un certain renouveau de la conscience européenne, de l'euroanéité.

Car, le primat de la dimension économique de la construction européenne a fait partiellement oublier en Occident l'élan qui fut à l'origine de l'idée de la création d'une communauté d'abord et d'une union des Etats européens ensuite. L'idéal de paix, porté non pas par des pacifistes angéliques mais au contraire par des hommes sortant des deux conflits les plus sanglants dans l'histoire du continent, renforcé par un désir de resserrer les liens entre les peuples autant qu'entre les Etats (notamment à travers nombreuses initiatives de réconciliation), ont abouti à une série de traités qui ont donné forme à ce projet. Depuis, les générations d'Européens sont nées qui, n'ayant pas d'expérience directe des horreurs du XXe siècle, ont tendance à croire que l'Europe correspond d'abord à un marché, ensuite à une institution assez abstraite et lointaine, avec ses procédures, sa bureaucratie et, depuis peu, sa monnaie. Le lien qu'ils entretiennent avec l'Europe correspond à l'image qu'ils se font d'elle : une institution doit être rationnelle, efficace pour être utile. On peut la respecter mais on admet difficilement l'idée de mourir pour elle. Dans ce contexte, vient à l'esprit cette phrase - symbole rappelée par Kundera dans son article auquel il a été fait référence : « *Nous mourrons pour la Hongrie et pour l'Europe* » ⁽²⁾. Ce cri de désespoir du directeur de l'agence hongroise de presse au moment de l'entrée à Budapest des chars russes en 1956, résume la vision que se sont forgés les Européens du Centre de leur appartenance culturelle, en tout cas pendant la guerre froide. L'Europe, dont ils furent si éloignés au quotidien, signifiait tout d'abord un idéal, une référence spirituelle forte pour laquelle ils étaient prêts à mourir. Lier son identité nationale à l'euroanéité, comme s'il s'agissait de deux patries simultanément, est une

¹ Wolton Dominique, *Penser la communication*, Flammarion, Paris, 1997.

² Kundera Milan, op. cit.

habitude ancienne à l'Est de l'Europe. D'où cette conviction qu'à chaque fois qu'un ennemi s'attaque à *la polonité*, à la *tchéquité* et à la *hungaritude*, il s'attaque à l'Europe. La conscience d'une sorte de mission de la sauvegarde des valeurs européennes y reste très forte et s'exprime à travers l'image de rempart (de la chrétienté, de la civilisation contre la barbarie) ou bien celle du pont (entre l'Est et l'Ouest, entre Germains et Slaves). La vision la plus exigeante de cette européanité active souhaitée pour les peuples de l'Europe du Centre-Est sans doute celle de Jan Patočka (¹). Le philosophe tchèque formule sa pensée européenne sur la conviction que le plus grand danger pour les cultures de différents pays du continent serait l'isolement, l'enfermement frustré, dû aux rancunes passées. Il invite les centre-Européens à accepter un effort de collaboration sincère avec d'autres Européens, à prendre sur soi une part du souci de l'Europe et de l'Humanité. Selon le philosophe, ce n'est pas la taille d'un pays mais l'ambition qu'il s'impose et l'exigence qu'il choisit de prendre comme sienne, qui font sa grandeur. Le désir de se préserver soi-même, la défense de ses seuls intérêts nationaux ne suffisent pas pour intéresser les grandes puissances, auteurs de la grande Histoire. Impitoyable vis-à-vis de ses compatriotes, qu'il voit rabaissés par la seule préoccupation par la vie quotidienne, sans participation réelle dans un projet collectif de plus grande envergure, le philosophe n'idéalise pas non plus l'Occident. Il déplore l'incapacité de l'Europe occidentale d'intégrer l'expérience de l'Autre Europe comme sienne, comme partie intégrante de sa propre histoire pour en tirer les leçons pour l'avenir. Afin d'y parvenir, l'Europe Occidentale devra, selon Patočka, se rappeler son identité spirituelle que « la partie sinistrée » du continent a su préserver. L'Europe contemporaine trahit cet héritage en donnant le pouvoir illimité à la technique et en oubliant le sens même de l'effort humain qui est le soin de l'âme - l'axe historique du succès de l'Europe. Pour Patočka, l'Europe ne peut se faire qu'au prix d'un double effort - oubli de rivalité rancunière chez ceux qui se voient comme victimes de la grande Histoire, et acceptation modeste de l'expérience de ceux qui ont été victimes comme faisant partie du destin commun des Européens. Sans ce double effort, l'Europe ne sera qu'une référence superficielle, sans profondeur et sans avenir. Une telle européanité exigeante peut paraître assez éloignée des réalités actuelles. Toutefois, la crise de la construction européenne et la nécessité de repenser entièrement son visage de demain face à l'élargissement de ses structures, rendent la pensée de cet Européen privé d'Europe et mort pour elle, particulièrement précieuse.

La pensée européenne de Patočka, comme celle de Milosz ou de Szucs représentent la face ouverte, confiante, de la relation qu'entretiennent les « Autres Européens » avec l'Occident. Quand on observe l'histoire commune, nombreuses ont été les périodes pendant lesquelles les rapports étaient équilibrés et enrichissants, et pendant lesquelles chaque fragment d'Europe se nourrissait de l'expérience des autres et s'expliquait mutuellement. Ceci ne devrait pas nous faire perdre de vue d'autres moments, les périodes plutôt fermées à l'Europe, celles de crispation identitaire, qui créait une ambiance de rejet de toute altérité tout en favorisant une sorte de mégalomanie nationale, où l'on prenait ses désirs pour la réalité. Un bon test de passage d'une période à une autre est le statut de cosmopolite. Il est tantôt l'emblème de l'ouverture d'esprit, de l'ouverture sur le monde, tantôt, au contraire, il incarne une figure menaçante d'un être sans attaches, d'apatride, dont le Juif est une figure symbolique. Plusieurs raisons font que le cosmopolitisme et la personnalité cosmopolite éveillent jusqu'à aujourd'hui tant de polémiques en Europe du Centre et de l'Est. C'est une

¹ Patočka Jan, *L'idée de l'Europe en Bohême*, Jérôme Millon, Grenoble, 1991.

problématique sensible tout d'abord à cause de l'importance du paradigme de la culture intériorisée vécue comme une religion. Changer de culture, vivre entre plusieurs cultures, ne pas se situer clairement au sein d'une culture précise, tout cela peut être inquiétant, voire menaçant à l'égard du sentiment identitaire. Et comme ce n'est pas le lien citoyen, par définition plus ouvert à la diversité culturelle des membres de la même société, (à condition qu'ils se sentent tous tenus par un pacte civique), mais un lien culturel, linguistique, religieux qui est à la base de l'identité collective centre européenne, tout ce qui peut l'affaiblir, (par exemple une trop grande diversité d'influences), peut être perçu comme non désirable, parfois même comme une trahison. D'autre part, c'est précisément parce que c'est la partie orientale du continent européen qui a subi de nombreuses influences culturelles qui ont fait d'elle une miniature de l'Europe (le maximum de diversité sur un minimum d'espace), que l'idéal cosmopolite y a un sens particulièrement fort et concret. Une telle mentalité peut être une réponse à une trop grande difficulté d'autodétermination culturelle trop univoque, qui rendrait la cohabitation problématique, voire même dangereuse. C'est bien la thèse d'Antonin Liehm sur les particularités de la culture tchèque, lorsqu'il se félicite de la multitude d'influences (étrangères)? qu'elle avait subi, ce qui l'avait rendue, à son avis, inapte à l'uniformisation, à l'endoctrinement :

« C'est le caractère national tel qu'il s'est formé durant de longs siècles dans ce creuset des événements historiques et des cultures dont aucune ne se manifeste ici dans sa plénitude, aucune n'est devenue l'idéologie de base, car chaque culture était immédiatement relativisée, et avec elle l'histoire de ses lectures. (...) C'est pourquoi les Tchèques n'hésitent pas à considérer Kafka comme leur écrivain. Et nous pourrions aller plus loin - dans les arts plastiques, dans la musique, où vous voulez. Partout nous remarquerions que ce qui caractérise surtout l'art tchèque, c'est sa variété, sa diversité, son ancrage simultané dans plusieurs traditions dont aucune ne saurait donc devenir tradition dominante » ⁽¹⁾

L'optimisme de l'historien tchèque n'est pas partagé par tous dans les pays de la Grande Europe. Face au même constat d'une très grande diversité d'influences, certains redoutent la dilution de l'essence même de la culture nationale, que l'on appelle selon les époques, génie, caractère national ou identité. Nous avons évoqué une tension importante pour la réflexion sur les références européennes entre l'héritage romantique et celui des Lumières. Les deux courants ont une influence capitale sur la mentalité des peuples de l'Europe du Centre et de l'Est. Habituellement on insiste sur l'importance du modèle romantique, de la vision herderienne de l'identité culturelle dans cette partie du continent, en laissant entendre un lien fatal entre l'occidentalité et la philosophie des Lumières d'une part, et le romantisme centre est européen d'autre part. En suivant cette logique, nous aurions affaire à la confrontation de l'universalisme et du différentialisme, autrement dit du modèle français avec le modèle allemand, ou encore d'une certaine conception de l'Etat et de la Nation, (avec ses dérapages nationalistes). Sans nier le caractère fondamental de l'ancrage dans le romantisme des cultures en question, il nous semble tout aussi important d'évoquer ici l'influence des Lumières, qui ont permis à ces peuples, au plutôt à leurs élites éclairées, de développer aussi un certain universalisme, une certaine culture de l'Etat de droit et du lien citoyen, un certain courant rationaliste « à l'occidentale ». C'est sans doute grâce à cet héritage que, ce qu'on a appelé « *le retour à l'Europe* » fut possible si rapidement après la

¹ Liehm Antonin, «Particularités de la culture tchèque» in. *L'humour européen*, pp; 255-260). Lublin-Sèvres. Centre International d'Etudes Pédagogiques, 1993.

chute du régime soviétique pour les pays tchèques, la Pologne et la Hongrie et paraît plus problématique pour l'Est européen, qui n'avait pas les mêmes modèles à la situation présente.

Le XVIII^e siècle, cosmopolite par excellence, avec ses intellectuels qui ont pris le pouvoir dans leur « république de l'esprit », s'est attaqué à la déraison, à la superstition et l'intolérance religieuse, mais essentiellement au nationalisme étriqué. Les penseurs ont introduit l'idéal cosmopolite dans l'échelle des valeurs. Ce qui est fort intéressant pour nos considérations sur le lien de l'Europe centrale et orientale avec l'Occident c'est précisément l'idée qu'à l'époque on n'oppose pas forcément les notions de patriote et de cosmopolite. Elles ont alors souvent un emploi synonyme. Ce qui fera dire à un intellectuel pragois : je suis un cosmopolite, mais un cosmopolite tchèque.

Les philosophes éclairés en Occident insistaient sur la lutte de l'individu contre l'autorité aveugle et la tradition creuse, contre le pouvoir des princes et l'arbitraire du clergé. En Europe centrale et orientale, ces thèmes ont été particulièrement adaptés à la situation des peuples opprimés par des empires, aspirant à une émancipation de la tutelle sous laquelle ils s'étaient trouvés. On y leur a donné un contenu moins individualiste, plus national, mais le fond du droit à l'autodétermination fut commun.

L'humanité et la tolérance - ces deux règles de comportement constituent un autre thème de cosmopolitisme en Occident. Ces idéaux correspondaient bien aux préoccupations des élites dans la partie orientale de l'Europe. Il fallait relativiser ce qui séparait les calvinistes, les juifs, les catholiques etc. pour faire ressortir ce qui les unissait. Certains pays, comme la Pologne, ont gardé une certaine fierté d'avoir su éviter les guerres de religion (« *pays sans bûchers* »). L'idéal cosmopolite permettait de dépasser le clivage entre ce qui est familier et ce qui est étranger, notamment en matière religieuse, en proposant un modèle de cohabitation culturelle pluriconfessionnelle et plurilinguistique.

Si l'Europe centrale et orientale peut être décrite comme terre cosmopolite par excellence, c'est aussi à cause de ses Juifs qui ont incarné en quelque sorte la figure emblématique du citoyen du monde. Souvent admirés pour leur culture, ils ont rejetés au même titre comme étant « de nulle part », apatrides. Le vieux souvenir de la punition antique d'être privé de patrie, de citoyenneté, n'est pas mort chez les Européens.

Le cosmopolitisme centre européen peut être considéré à notre avis comme l'expression locale, spécifique de l'universalisme occidental. L'universalisme qui s'intéresse à l'homme abstrait ne pouvait pas toucher les peuples, qui ont toujours lié les doctrines et les idées aux faits. En revanche, le cosmopolitisme, dans sa double acception de l'intérêt porté aux autres cultures et d'être citoyen du monde, correspondait aux préoccupations des élites, conscientes d'un double danger. Le danger de provincialisation des esprits (sous la forme de nationalisme étriqué et mythique) et celui d'excès de fierté nationale (prenant la forme de mégalomanie nationale). L'idéal cosmopolite permettait de dépasser ce risque, en éveillant l'intérêt intellectuel pour les autres, leurs cultures, leurs langues et leurs coutumes, tout en encourageant la tolérance. Il s'est traduit sur un plan pratique par l'apprentissage par les élites de l'Autre Europe des langues étrangères, vues comme une nécessité pour être en relation avec le reste du monde, mais aussi comme une ouverture d'esprit saine. Après la langue, est venu l'idéal des connaissances des autres cultures, littératures et philosophies. L'idéal de l'éducation cosmopolite reste d'ailleurs toujours en vigueur dans la partie orientale du continent européen. Et il s'agit là d'inculquer aux jeunes à la fois le canon de la culture

nationale (ce que Antonina Klosowska ⁽¹⁾ appelle l'universum national) et une culture plus vaste (européenne par exemple), ce qui permet une identité plurielle, une polyvalence culturelle, qui n'est pas, selon la sociologue polonaise, obligatoirement synonyme d'ambivalence ou de schizophrénie culturelle des individus qui ne savent plus se déterminer. Elle s'intéresse dans les exemples analysés aux cas des personnes qui vivent dans les confins, sur des territoires culturellement mixtes (régions transfrontalières) ou dans les situations qui obligent l'individu à s'adapter à une culture étrangère (exil). Klosowska montre différentes réactions des personnes exposées à ces situations marginales : conversion nationale, ambivalence culturelle ou bien polyvalence dont nous avons parlé. Sa grille d'analyse nous paraît tout à fait intéressante pour nos réflexions sur les rapports entre les différentes cultures au sein de la Grande Europe. Selon les périodes et le contexte spécifique, la référence européenne peut y être vécue comme faisant partie de sa propre identité nationale, comme elle peut être vécue au contraire comme ambiguë, voire menaçante pour « le génie national ». À d'autres moments encore cette référence peut devenir trop faible pour être significative et alors elle se dilue sous l'effet d'autres influences.

Pour que l'Europe puisse être et durer comme référence vivante en Grande Europe il faut certainement méditer les mises en garde de Patocka : l'européanité se gagne et se confirme par un effort conscient, par choix et volonté. Rien n'est gagné d'avance par le simple fait de naître et de vivre sur un territoire que les géographes ont désigné du nom d'Europe.

© Joanna Nowicki

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique Politique

10 septembre 2006

¹ Klosowska Antonina, *Kultury narodowe u korzeni, (Cultures nationales et leurs racines)*, PWN, Varsovie, 1996. (en polonais)